Seize nouvelles de

ANDRÉ STIL

de l'Académie Goncourt

roman

MAZARINE



André Stil est né dans le Nord, une région qu'il aime, la toile de fond de nombre de ses écrits. Ancien professeur, rédacteur en chef à vingt-huit ans du quotidien *Ce soir*, il s'est, depuis une dizaine d'années, retiré en Roussillon où il se consacre à son œuvre de romancier (*Romansonge, L'Ami dans le miroir*) et d'auteur de télévision (*Le Petit Boxeur, La Croisée*). Il a obtenu le Prix Populiste en 1967 et siège depuis deux ans à l'Académie Goncourt.

Série « Nouvelles » animée par
Gérard-Humbert Goury

298
janvier 80

804²
97 344
(1)

Seize nouvelles de ANDRÉ STIL

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditeurs français réunis :

Le mot « mineur », camarades...
La Seine a pris la mer, *nouvelles*
Le Premier Choc, *roman*
Levers de rideau sur la question du bonheur, avec illustrations de Fernand Léger
Le Blé égyptien, *nouvelles*
Nous nous aimerons demain, *roman*
Le Foudroyage, *roman*
La Douleur, *nouvelles*
Le Dernier Quart d'heure, *roman*
Viens danser, Violine, *roman*
André, *roman*

Aux Éditions des Lettres Françaises :

Lettre ouverte à François Mauriac, en liberté provisoire

Aux Éditions sociales :

Femmes, que vous êtes...

A la N.R.F. :

Pignon sur ciel, *nouvelles*
Beau comme un homme, *roman*
Qui ? *roman*

Aux Éditions Julliard :

Fleurs par erreur, *nouvelles*
Romansonge, *roman*
L'Ami dans le miroir, *roman*

Aux Éditions Grasset :

Trois Pas dans une guerre, *roman*
Dieu est un enfant, *roman*

Au Livre-Club Diderot :

La question du bonheur est posée, *nouvelles*

Dramatiques Télévision :

Le Petit Boxeur, *2e chaîne,* 1973
La Correspondante, *3e chaîne,* 1974
La Croisée, *Antenne 2,* 1975

83
41

Seize nouvelles de ANDRÉ STIL

de l'Académie Goncourt

roman
MAZARINE

DL-26-03-1979-07755

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VÉLIN CHIFFON DE LANA DONT QUINZE EXEMPLAIRES DE VENTE NUMÉROTÉS VÉLIN CHIFFON DE LANA 1 A 15 ET DIX HORS COMMERCE NUMÉROTÉS H.C. I A H.C. X, CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE



Photo de couverture : François Privat

© Éditions Mazarine, 1979

La tarte

L'écrivain écrivait. Comme tous les dimanches matin. En semaine aussi, quelquefois, avant huit heures. Jamais le soir. Il était un homme du matin. Ou il se l'était mis dans l'idée, mais le résultat était le même : jamais le soir.

Il n'était peut-être pas l'homme le plus heureux du monde, mais pas loin. Il écrivait une nouvelle. Il aimait les nouvelles. Et celle-là avait pour lui l'avantage de s'annoncer brève, c'est-à-dire qu'il pourrait l'achever d'un trait, très grand avantage comme tout écrivain vous le dira, par le temps qui court. Les premières lignes, en tout cas, lui donnaient ce sentiment, car, comme neuf fois sur dix — lui, écrivain, aurait corrigé ce « car, comme »... — il ne savait pas où il allait : la première phrase entraînait la seconde, et ainsi de suite, une atmosphère se créait, un personnage y entrait, prenait figure, le même hasard que dans la vie, et le même refus du hasard, lui donnaient des pensées, sentiments, amis, ennemis... Plus précisément, dès le milieu de la première page, quelque chose lui disait que cette nouvelle ne dépasserait pas huit pages, et donc serait debout vers midi, midi et demi, debout toute seule, toute neuve et

brillante comme une statuette inconnue. Un objet qui n'avait aucune existence il y a un quart d'heure, et qui allait surgir de rien, même pour lui, pour sa propre surprise, vivre de sa vie originale et capricieuse de nouvelle, surtout si une publication quelque part lui donnait la liberté... Il apprendrait ou n'apprendrait pas qu'elle a été, ici ou là, dans des pays où lui ne mettra jamais les pieds, reprise, traduite, tronquée, abîmée, trahie, mise en scène, en ondes, en livret d'opéra ou argument de ballet, enfin... Il est vrai que, pour commencer, les journaux, surtout de gauche, publient de moins en moins de nouvelles, on ne sait plus jamais où les filer.

Enfin, ce n'est heureusement pas ça qui décide qu'on écrive ou pas. Il écrivait. A sa main, sans avoir à se presser, encouragé et comme récompensé d'avance par cette certitude du beau bibelot tout à l'heure achevé, avec la petite récréation, au bout d'un chapitre, d'un regard devant lui, par sa fenêtre, sur des arbres, la neige, du calme.

Il ne s'avançait pas tout à fait en pays inconnu. Il avait appâté avec ces premiers mots : l'écrivain écrivait...

C'était un écrivain réaliste.

Il se sentait bien chez lui. Au rez-de-chaussé, juste sous lui, dans la cuisine, il entendait sa femme, qui préparait le repas, et ses enfants, qui jouaient. Il les entendait assez peu pour que leurs bruits, leurs paroles, indistinctes le plus souvent, et quelquefois leurs cris, ne le gênent pas. Et surtout, il savait qu'ils ne le concernaient pas, ne le concerneraient pas, tant qu'il n'ouvrirait pas sa porte et ne descendrait pas l'escalier. C'est comme pour les gens qui aiment écrire dans les cafés, il peut y avoir un boucan terrible autour d'eux, ça ne peut pas les déranger, ça n'a rien à voir avec eux. Lui pouvait comprendre ça,

il n'était pas un homme des cafés, mais il n'avait rien contre ceux qui y écrivent. Simplement, il préférait le calme, il n'était bon à rien sans le calme. Sa femme y veillait, il avait encore cette chance.

Comme toujours quand il était en forme, cet appât des premiers mots importait peu, ses ignorances y mordaient à belles dents, il les tirait ligne après ligne, petites et grandes, toutes dépaysées d'être au jour, mais s'en accommodant fort bien, comme si elles n'avaient vécu dans l'ombre qu'en attendant cet instant, ce bal des débutantes d'ignorances qui savent, au moins, être vierges mais belles. Ainsi en forme, si ça valait la peine de tout écrire, si l'espoir n'était pas si faible d'être publié, et d'atteindre, pas trop tard, le lecteur, il pouvait partir sur la première phrase, le premier accord de mots donné, comme ces gens qui improvisent sur des rimes qu'on leur jette, dans les cabarets, ses mystères répondaient toujours présent, ramenaient la vie comme une poussière de très loin dans leurs habits. Il pouvait écrire de cette façon dont on entretient et fait grandir un feu, ni plus ni moins, le premier émerveillé de la chaleur et de la lumière, avec n'importe quoi qui lui tombait sous la main, bois, paille... (Et comme il était délicat, lui, quant à la forme, il aurait aussitôt foutu en l'air ce « n'importe quoi qui »...) C'était là son vrai métier, en vérité, ce pour quoi il était fait. Deux ou trois connaisseurs, d'ailleurs, appréciaient sa manière. Même sans eux il aurait continué à écrire, mais moins agréablement, et moins bien.

Les enfants, évidemment, trois, ça ne tient pas facilement en place, ça a ses hauts et ses bas, inexplicablement, comme la mer, où l'on remarque la houle avant de sentir le vent. Quand il entendait sous lui une brusque accalmie, il savait la devoir à sa femme, bien qu'elle n'ait pas élevé la voix. Par

reconnaissance, il avait envie une seconde de savoir ce qu'elle était en train de faire. Parfois, il en passait quelque chose dans ce qu'il écrivait. Il se disait aussi que, c'est tout de même vrai, vus de l'extérieur, ainsi, ils avaient l'air heureux, une famille accordée, les enfants, cette possibilité d'écrire...

Il ne quittait sa table et ne descendait qu'en cas de nécessité. Quand il sentait que sa femme avait besoin d'un peu d'aide, il allait la lui donner, avant qu'elle n'ait à le lui demander. Jouer son rôle de père. De bonne grâce, sa nouvelle marchait bien, il était sûr de la tenir, elle ne lui échapperait pas. Et même, ça lui changeait un peu les idées, lui remettait un instant les pieds à terre, sans quoi il risquait toujours de s'en aller on ne sait jamais où, à suivre ses fantaisies, à perdre petit à petit le sens du réel... A l'occasion, il en profitait pour faire un petit pipi, et le dire contribuait également à détendre les enfants.

Ce dimanche-là, la première fois, vers neuf heures, c'était le cadet, Noël, trois ans, qui venait de piquer une colère sans raison, ou dont la raison n'apparaissait encore à personne. Avec les enfants, ce qu'il faut toujours craindre, c'est que le premier désordre ne soit qu'un petit début... Il faut aussitôt colmater toute brèche, éviter comme la peste la contagion pour les deux autres, Fernande, six ans, et Frédéric, sept. Sinon, tout s'enchaîne, et on n'en viendra plus à bout. Là, ç'avait été facile. Noël s'était apaisé tout de suite. Il y avait promesse de tarte. La femme de l'écrivain était dans ses fourneaux. Il faisait bon et chaud dans la cuisine. On en était à la préparation de la pâte et au découpage des pommes. Fernande voulait aider, Noël goûter. Frédéric, un peu plus distant, conseillait ou revendiquait, — la nuance n'était pas aisée à saisir — quant à l'avenir encore lointain de la tarte, l'épaisseur de la pâte, la